

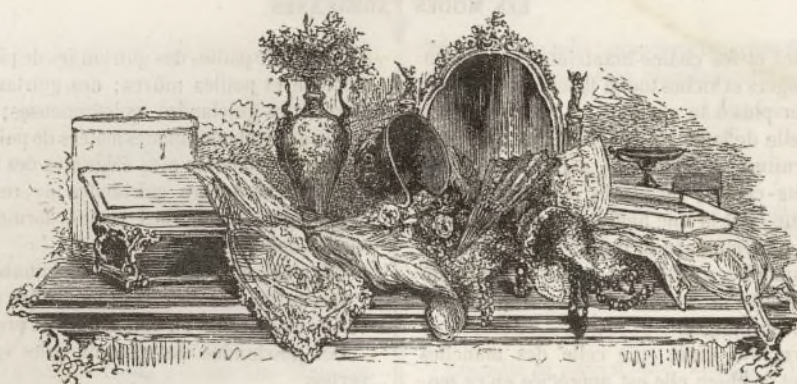


LES MODES PARISIENNES

*Chapeaux de M.^{lle} S. Laborde rue Richelieu 77 — Canezou et lingeries de
M.^{me} Colas rue Vivienne 47 — Parfumeries de la Société Hygienne et J.B. Rousseau.*

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.

Ayuntamiento de Madrid



MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
LE LOGIS DE SAINT-MARTIN (4^e partie), par AMÉDÉE
ACHARD. — CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.
— RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



Les toilettes légères ont été pendant cette dernière semaine fort recherchées. Capote de crêpe lisse; robes de mousseline blanche et de couleur, ornées de hauts volants. Canezou à basques en mousseline brodée, à manches demi-longues ouvertes. Canezous-pardessus en mousseline brodée au crochet, bordés d'une garniture à la vieille ou fontange, si vous l'aimez mieux. Châles de mousseline et châles de dentelles. Souliers d'étoffe ou de fine peau anglaise. Enfin tout ce qui était modes d'été était devenu modes forcées.

Madame Quillet a fait beaucoup de robes de barège à disposition, des robes de foulard à petits carreaux avec volants bordés de lignes imitant des rubans. Ces lignes, au nombre de trois, quatre ou cinq, diminuent de largeur en montant, c'est-à-dire que la première est haute de deux centimètres et la dernière n'est plus qu'un petit filet.

Ce que madame Quillet fait de très-nouveau, c'est une redingote amazone en piqué blanc, la jupe est toute simple; le corsage, fermé devant par des boutons de nacre et des boutonnieres, est à basques bordées d'une broderie anglaise sur percale qui forme petit volant au bord de la basque. Les manches sont ouvertes, ourlées, et dessous est posé un volant en broderie anglaise qui dépasse un peu la manche; autour du col est un entre-deux rabattu en broderie anglaise, bordé d'un petit volant pareil à ceux des manches et de la basque.

Les robes ornées de volants en percaline ou brillantines à dessins grands perses sont toujours fort en faveur; on fait aussi beaucoup de peignoirs froncés sur couture, avec petite garniture fontange devant, autour du col et des manches. — Les pardessus en pareils pour toilette de campagne.

Les redingotes-peignoirs en mousseline brodée au crochet, sur dessous de taffetas rose, lilas ou bleu, restent en grande mode non-seulement pour élégante toilette de chez soi, mais encore pour toilette de promenade en voiture. Nous pourrions même dire promenades en chemin de fer, car c'est un fait remarquable combien l'on fait de toilette pour aller dîner dans les villas et les châteaux des environs de Paris et pour les fêtes données dans les parcs de Rambouillet, les promenades à Versailles, Saint-Germain. Du reste ces élégances impossibles autrefois, si l'on devait aller en voiture et surtout en voiture publique, sont toutes naturelles à présent qu'une femme voyage assise comme dans son salon, sans craindre d'avoir sa robe chiffonnée, sans craindre la poussière, la lenteur et la fatigue du trajet.

Les châles et les châles-mantelets en dentelle de laine, légers et riches tout à la fois, deviennent chaque jour plus à la mode.

La dentelle de laine est généralement très-bien comme garniture de mantelets, pardessus, châles et mantelets-châles, garnitures de robes. Il faut convenir que c'est là une heureuse nouveauté qui a déjà été perfectionnée et qui se perfectionnera encore. Lorsqu'on a fait usage de ces dentelles de laine, on trouve la dentelle de soie trop légère, ou plutôt trop maigre.

La charmante mode que celle des manches ouvertes, et combien elle est appréciée en ce moment ! aussi ne voit-on que manches bordées d'engagantes qui laissent voir seulement l'avant-bras.

Nous avons dit que madame Quillet faisait à ces robes de mousseline de coton ou de barèges des manches ouvertes, bordées chacune de deux petits volants dont on pouvait faire des manches courtes à volonté, parce qu'elles sont de biais et qu'en les plissant en trois ou quatre plis plats on obtenait les plus gracieuses manches courtes qui se puissent porter. Ces manches sont tout à fait d'actualité.

La capote de crêpe lisse et blonde de madame Plé-Horain (1) dont nous avons donné la description dans le dernier numéro du journal est non-seulement très en vogue par sa gracieuse simplicité, mais encore par sa grande légèreté ; elle fait partie obligée de la toilette légère.

Pour les costumes de bal le léger est aussi fort recherché. Mais, direz-vous, des bals en ce moment !

Il y a des bals forcés, soirées de mariage, de fêtes ; ces derniers se donnent à la campagne et plus encore les bals des eaux de Baden-Bade, d'Aix en Savoie, Vichy, les bains de mer ; ces derniers sont généralement plus simples.

Nous voyons donc préparer pour ces bals des robes de tulle et beaucoup de robes de tarlatane de couleur, sur lesquelles on pose des volants d'application de Bruxelles. Les mêmes plus simples garnies de volants en pareils découpés. Les robes de taffetas chinés fond-blanc à fleurs, ou guirlandes chinées à deux jupes unies. Les mêmes à une seule jupe ornées de volants découpés. Des robes de mousseline tarlatane avec volants brodés en paille.

Pour les jeunes filles, des doubles jupes de tulle ou simples ou couvertes de petits plis ; on fait beaucoup, pour les jeunes femmes, de robes de tulle couvertes de volants de tulle bordés chacun d'un ou deux petits rubans de satin.

Les guirlandes, pour compléter les toilettes de bals d'été, sont, pour les jeunes filles ou très-jeunes femmes, des guirlandes de belles-de-jour mêlées

d'avoine, de paille ; des guirlandes de pâquerettes, d'avoine et pailles mûres ; des guirlandes jardinières ; des guirlandes moissonneuses ; des guirlandes en clochettes bleues mêlées de pailles mûres.

Pour les toilettes plus élégantes des femmes du monde ce sont : des guirlandes de roses mêlées de pensées et d'herbes vertes formant trainée sur les épaules ;

Des guirlandes de chèvrefeuille nuancé rose ;

Des guirlandes de roses thé, mêlées à des folies vertes et d'avoine en velours violet presque noir ;

Des guirlandes de roses de haies et de folies vertes.

Quelques femmes mêlent à des guirlandes roses telles que : chèvrefeuille, roses mousseuses, roses de haies variées, des coques de ruban de velours noir ou de couleur foncée avec deux grands bouts dépassant les fleurs et venant tomber sur les épaules.

Du reste cette mode de nœuds de velours dépassant les fleurs n'est pas seulement adoptée pour les guirlandes du soir, elle se retrouve encore sur les chapeaux ; ainsi on voit des chapeaux de paille d'Italie ornés de roses blanches ou de fleurs variées avoir deux coques et de grands bouts de rubans de velours noir. Les deux coques partent d'en haut et les deux bouts retombent sur les fleurs qu'elles dépassent.

Des chapeaux de paille de couleur, noir et paille ou violet et paille, ont des ornements de ruban et de velours moitié coques de ruban rose ou lilas et moitié coques de ruban de velours ; les deux bouts qui retombent partent du haut et recouvrent les coques mélangées en les dépassant.

Les chapeaux de jardin, tout ronds, ont aussi un ruban de velours qui tourne autour de la passe et vient se nouer de côté en laissant tomber de grands bouts.

Puisque nous voici revenue aux costumes simples, disons un mot des façons de robes de campagne tout à fait simples, par exemple : les robes en coutil, en batiste écrue, en toile du Nord, qui se font assez volontiers à corsage, à basques boutonnées par des boutons d'ivoire ; souvent on laisse les boutons du milieu du corsage sans être pris dans leurs boutonnieres, afin de laisser passer le jabot de broderie anglaise. Les manches de ces robes sont ouvertes avec sous-manches blanches en jaconas ou batiste ; pour les jours de grande chaleur, on supprime les sous-manches, et l'on ajoute dessous les manches de la robe un volant en broderie anglaise qui les dépasse un peu.

Pour faire valoir toutes les plus jolies toilettes de bal pour porter avec les costumes les plus simples de la campagne, il faut s'adresser à madame Dumoulin (1), qui vous donnera la forme particulière du corset qui convient à chaque toi-

(1) Rue Basse-du-Rempart, au coin de la Chaussée-d'Antin.

(1) Rue Basse-du-Rempart, 44.

lette avec cette supériorité qui lui a valu sa réputation.

Les costumes d'enfant sont charmants, très-légers, très-frais, comme on peut bien le penser.

Les très-petites filles de deux à trois ans portent des robes décolletées à manches courtes en jaconas fond-blanc à petites fleurs roses, bleues ou perses; — des robes de soie, taffetas ou foulards, avec de petits pardessus de jaconas ou de percale blanche à manches demi-longues; ces pardessus sont entourés d'une broderie anglaise, les manches bordées d'une même broderie; — de petites bottines écruës; — des bas-chaussettes qui laissent le haut des jambes nu; — des chapeaux de paille très-courts, très-ouverts, et formant un peu la Marie-Stuart sur le milieu de la passe; ces chapeaux sont ornés de flots de coques de petit ruban blanc très-étroit.

Les petites filles de quatre à six ans et au-dessus portent des robes décolletées à manches courtes avec des canezous unis plissés avec petit col renversé piqué; manches fermées avec manchettes relevées piquées;

— D'autres canezous plus riches brodés en broderie anglaise; ces canezous, comme les premiers fermés derrière, ont un petit col composé d'un entre-deux renversé très-étroit avec petit volant au bord; les manches sont demi-longues, ouvertes, brodées au bord: ils sont froncés sur ceinture, au bas de laquelle est un volant en broderie anglaise qui fait basquine; la jupe de la robe est courte, et le pantalon, bordé d'une broderie anglaise, tombe au-dessous du genou; — un chapeau de paille ou une capote de taffetas de la même couleur que celle décrite ci-dessus complète ces costumes.

Les jours plus froids, on ajoute à cette toilette un petit pardessus de taffetas garni de petits volants en dentelle de laine ou bordés de galons de soie.

Le costume des petits garçons du premier âge ne diffère de celui des petites filles que par le chapeau. Pour ces derniers, on adopte une petite casquette de paille d'Italie ou un petit chapeau rond à bords relevés. Le pardessus blanc se varie d'un pardessus, pareil à la robe, bordé de galons blancs.

Un peu plus âgé, c'est-à-dire à trois ans, la robe est remplacée par une tunique fermée devant, boutonnée ou fermée du haut seulement de côté; un petit pardessus pareil complète le costume, avec une casquette de paille ou un chapeau rond.

A cinq ou six ans, le costume change. C'est alors la veste et le pantalon; veste de drap, veste de nankin pareille au pantalon, veste de piqué blanc boutonnée seulement du haut par deux boutons; souliers et bas de fantaisie; col-pierrot en

broderie anglaise; manches blanches froncées sur poignet; casquette ou chapeau rond.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Chapeau de paille de riz orné d'un bouquet de roses mousseuses, doublé de taffetas rose avec fontange de ruban. — Robe de mousseline de coton garnie de volants festonnés. — Canezou de mousseline brodé au plumetis, ses broderies en colonnes bordées d'une petite dentelle.

COSTUMES D'ENFANTS.

Casquette de paille d'Italie. Tunique et pardessus de nankin bordés de galon de coton blanc. Pantalon court bordé d'une broderie anglaise.

Chapeau de paille orné de ruban. Pardessus de piqué blanc brodé en soutache de coton. Robe de taffetas bleu. pantalon court. Bottines.

Chapeau rond. Veste en drap de dame. Pantalon de coutil blanc. Bottines.

LE LOGIS DE SAINT-MARTIN.

(SUITE.)

Tandis que tous deux étaient assis sur un lit de mousse abandonné par quelques pâtres, une jeune fille sortit de la salle intérieure. Elle tenait une cruche appuyée sur son épaule et que sa main soutenait. Avec la grâce d'une nymphe grecque, son autre main caressait la tête mutine d'une chèvre qui se frottait contre elle en bondissant; ses pieds nus semblaient glisser sur le rocher; et les deux chasseurs ne l'auraient point aperçue, si un bêlement joyeux de l'animal au pied fourchu n'eût attiré leur attention. Au mouvement qu'ils firent en se retournant, la jeune fille s'arrêta. Sa silhouette, faiblement éclairée, se détachait sur le fond obscur de la grotte avec la pureté d'une figure antique; ses cheveux, roulés et noués, encadraient sa tête d'un bandeau virginal; ses bras nus et polis, son épaule à moitié découverte, ses jambes, qu'une jupe écarlate couvrait à peine, ses pieds qui pressaient le sol, avaient une ravissante beauté de lignes qui rappelait ces bas-reliefs où de jeunes Athéniennes marchent une amphore à la main.

La chèvre effarouchée courbait sa tête en bêlant, et la jeune fille rougissait sous le regard des chasseurs. Cependant elle s'approcha.

« La pluie vous a surpris, dit-elle; voulez-vous, messieurs, sécher vos vêtements? Le vent s'engouffre ici, et là, derrière ce mur, vous trouverez un feu de bruyères. »

Les chasseurs se levèrent et suivirent la jeune fille qui marchait devant eux. Un feu de branches sèches flambait contre le rocher, dans un angle de la grotte qu'un mur de pierres superposées séparait de la salle d'entrée en s'adossant au

pilier dont la tête énorme supportait la voûte de Saint-Michel-d'Eau-Douce. Quand leurs yeux se furent accoutumés à la vacillante clarté que projetait le foyer, ils purent reconnaître les lieux où leur guide les avait conduits. Deux lits de feuilles mortes sur lesquelles s'étendait une méchante couverture de laine étaient cachés dans un creux du rocher; quelques planches, suspendues aux parois de la grotte, supportaient des vases ébréchés et quelques ustensiles grossiers: une hache était dans un coin à côté de serpes rouillées; çà et là on voyait des lignes, près d'un filet en mauvais état pendait un vieux manteau rayé; deux escabeaux étaient à terre près du feu; au fond de la grotte trois ou quatre chiens couchés sur la mousse murmuraient paresseusement. C'était l'asile de la plus humble pauvreté; mais le sol était propre, les vases, les escabeaux, les ustensiles reluisaient.

La jeune fille allait et venait. Quand les chasseurs reportèrent leurs regards sur elle, elle sourit.

« Tout ce que vous avez vu n'est point beau, dit-elle, mais tout cela vous est offert de bon cœur; je voudrais avoir mieux à vous donner, cependant j'espère que l'appétit qu'on rencontre en chassant vous fera trouver moins mauvais ce laitage et ces fruits. »

En disant ces mots elle leur présenta des escabelles pleines d'un lait chaud et parfumé, et des assiettes de bois couvertes d'amandes, de raisins et de figues. Du pain bis accompagnait tout cela.

« Prenez, ajouta-t-elle avec un sourire qui laissa voir les plus belles dents blanches sous des lèvres rouges, voilà tout ce que j'ai. »

— Mais ne garderez-vous rien ? demanda l'un des chasseurs.

— Mes chèvres sont là, et j'ai des fruits encore. »

Les deux chasseurs prirent donc ce qu'elle offrait de si bonne grâce.

« N'avez-vous jamais peur, seule en un tel lieu ? reprit l'un d'eux. »

— Peur ! fit-elle en haussant les épaules avec une brusquerie charmante. Et que puis-je craindre ? la grotte est ouverte à ceux qui veulent entrer ; le pauvre n'a rien à perdre. D'ailleurs je ne suis pas seule, mon père est avec moi. »

— Ah ! Et peut-on savoir le nom que vous portez ?

— Marguerite. »

Les chasseurs échangèrent un rapide coup d'œil.

« Mais comment faites-vous pour vivre ? à votre âge on est encore bien faible. »

— La nécessité donne de la force ; mon père est trop vieux pour travailler, et c'est à mon tour de l'aider. Mais le bon Dieu ne me laisse jamais sans secours ; il envoie toujours sur mon chemin de braves gens qui me donnent du travail ; j'ai déjà un petit troupeau, six chèvres qui ne

me laissent jamais manquer de lait ; je vends ce que nous ne buvons pas. Au temps des moissons, je glane ; quand viennent les vendanges, je vais aux vignes ; je raccommode les filets des pêcheurs en hiver. Et les jours se passent ainsi, puis les mois, puis les années, et l'espérance me soutient. »

— Dieu vous récompensera. Nous venons du logis de Saint-Martin ; Marianne nous avait parlé de vous ; elle vous aime comme vous méritez d'être aimée de tous les honnêtes gens. »

Un nuage passa sur le visage de la jeune fille : elle baissa la tête.

« Marianne est compatissante et bonne ; elle m'a déjà fait beaucoup de bien, et je bénis son nom, dit-elle. »

— Il fait un rude temps dehors, dit tout à coup un vieillard qui venait de tourner le pilier ; jette ce bois sur le feu, Marguerite : j'ai froid et la pluie à traversé mon manteau. »

Les chasseurs se retournèrent. Un homme était debout dans la grotte ; il avait jeté son chapeau, et d'une main vigoureuse il secouait son manteau qui ruisselait. Les deux chasseurs s'étaient levés.

« Que Dieu vous garde ! dit le vieillard en les apercevant. C'est une chose rare de voir quelqu'un assis au foyer d'Antoine. Qui vous amène ? »

— La pluie nous avait fait chercher un refuge sous cette grotte, répondit un chasseur qui avait peine à soutenir l'éclat sauvage des yeux d'Antoine ; votre fille nous a donné une hospitalité dont nous la remercions ; mais il est tard, et nous allons partir. »

— Il pleut encore, dit tout bas Marguerite, qui n'osait lever les yeux. »

— On nous attend, se hâta de répondre l'autre chasseur, et avant une heure le soleil sera couché. »

— Je n'appelle pas ceux qui viennent ; je ne retiens pas ceux qui partent, » dit le vieillard en étendant ses mains ridées vers le feu. »

Les deux chasseurs chargèrent leurs carniers et sortirent, non sans avoir vidé leurs bourses sur la pierre. Marguerite les suivit longtemps du regard tandis qu'ils descendaient la colline. Quand elle ne les vit plus, elle essuya deux grosses larmes qui pendaient à ses cils.

« O mon père ! qu'avez-vous fait ? » murmurait-elle. »

Cependant les nuages s'entr'ouvrirent et l'azur sourit entre leurs déchirures ; le vent emportait au loin l'orage sur ses ailes. Marguerite couvrit sa tête d'un chapeau de paille, passa des bas de laine, chaussa de petits sabots, et s'éloigna de la grotte en courant. Légère comme un chevreuil, elle eut bientôt atteint les vallées, et le bruit de ses sabots retentissants s'éteignit dans l'éloignement.

Au bord de la mer, sur un promontoire qu'ombrageait un bouquet de pins, s'élevait un oratoire où les pêcheurs venaient suspendre les rameaux

de buis bénit aux pieds d'une image de la Vierge, qui semblait présenter son fils souriant aux flots irrités. Un jeune homme, appuyé sur un long fusil, regardait dans la campagne. Il avait la veste de velours et les grandes guêtres de cuir du chasseur provençal; parfois, pour calmer son impatience, il envoyait quelques plombs aux goélands qui tournoyaient sur sa tête; puis, tandis que le pauvre oiseau pirouettait en tombant sur l'eau, il regardait encore dans la plaine. En ce moment, les dernières clartés du jour empourpraient l'horizon, et de larges bandes d'or illuminaient la mer, lorsqu'au détour d'un vallon Marguerite apparut. Un cri de joie s'échappa des lèvres du chasseur, qui descendit vers elle en courant.

« Te voilà donc enfin ! lui dit-il quand elle fut à portée de l'entendre. Qu'il y a longtemps que je suis là !

— J'avais cru m'apercevoir qu'il pleuvait, répondit Marguerite en souriant. Ce n'était pas la peine de me déranger pour entendre ce que je sais.

— Et tu es venue cependant, reprit le chasseur, qui la remerciait du regard.

— Je suis venue, et peut-être n'aurais-je pas dû le faire, répondit Marguerite, dont le sourire s'était effacé comme un rapide éclair.

— Que dis-tu ?

— Oui, j'ai quelque temps hésité, continua Marguerite comme si elle suivait le fil mystérieux d'une pensée éclosée dans son cœur. J'ai hésité, ne sachant s'il valait mieux ne pas venir ce soir, ne plus venir demain, où s'il fallait te prévenir de ce qui allait arriver.

— Qu'est-ce donc ? s'écria le jeune homme ; parle, Marguerite, ne m'aimerais-tu plus déjà ?

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— Alors que m'importe ! Tout mon bonheur est là.

— Ecoute, Pierre, reprit la jeune fille en regardant le jeune homme avec des yeux noyés de larmes : crois-tu que les choses puissent durer longtemps comme ça ? Crois-tu que nous puissions nous aimer sans qu'un jour cet amour ne soit dévoilé ? Nous marchons comme deux enfants, sans voir où conduit la route que nous suivons. Que deviendrai-je le jour où ta mère devinera notre secret ?

— Ce jour-là, Marguerite, j'irai trouver Marianne en te tenant par la main ; je lui dirai : Voilà la femme que seule je puis aimer, et le lendemain Marianne aura deux enfants.

— Non, dit Marguerite qui secouait tristement la tête, Marianne est la sœur de Pierre Guérin, et je suis la fille d'Antoine Saurel. Comment puis-je espérer qu'elle l'oublie ! Elle a été bonne pour moi, je ne veux pas lui rendre le mal pour le

bien ; assez de douleur lui est venue de ma famille ; je dois lui épargner celle-là.

— Et que veux-tu faire ? demanda Pierre.

— Ne plus te voir, dit-elle en détournant la tête pour qu'il ne vît pas ses larmes.

— Tu en auras donc la force ?

— Si Dieu me la refuse, je m'en irai loin d'ici, je ne sais où. Qu'importe le coin de terre où nous vivrons, mon père et moi !

— Et que penses-tu que je fasse alors ? demanda Pierre d'une voix calme.

— Je prierai le ciel pour que tu m'oublies, dit-elle en étouffant ses sanglots.

— Le ciel ne fera pas ce miracle, reprit-il. A ton tour, écoute, Marguerite. Je t'ai dit déjà que je n'aurai jamais d'autre femme que toi : j'en ai fait le serment le jour où tu m'as tiré vivant des eaux qui allaient m'engloutir. Je suis d'un caractère calme mais résolu. Si tu pars, j'irai te chercher et te ramènerai ; si tu disparais sans que je puisse savoir où tu t'es cachée, tu briseras mon cœur sans obtenir qu'il ne batte pas pour toi. Pourquoi d'ailleurs partirais-tu ? Tu le sais, ma mère a concentré toutes ses affections sur moi ; je suis tout pour elle depuis qu'elle a perdu mon père. Quand elle saura notre amour, elle nous bénira tous deux. Viens, maintenant, si tu veux, viens, et avant une heure nous serons heureux.

Pierre tendait sa main ouverte à Marguerite, mais Marguerite ne la prit pas.

« Et mon père ? » dit-elle d'une voix tremblante.

La main de Pierre retomba lentement ; ses yeux, qu'il avait attachés sur Marguerite et qui la couvraient d'un regard brillant et doux, s'éteignirent subitement sous sa paupière abaissée, et tous deux restèrent muets en face l'un de l'autre.

« Tu le vois, Pierre, reprit enfin Marguerite avec une voix résignée, un abîme est entre nous ; cet abîme, ton amour n'est pas assez puissant pour le combler. Mon père n'a que moi, et l'on ne saurait acheter le bonheur au prix d'un crime. Je resterai près de lui ; je n'aurai peut-être pas la force de m'éloigner, mais tu auras plus de courage que moi et tu ne chercheras plus à me voir. Maintenant embrassons-nous et disons-nous adieu comme un frère et une sœur qui se séparent pour toujours.

— Non, pas comme cela, s'écria Pierre, mais comme un amant et son amante qui attendent de meilleurs jours. Je compte sur l'avenir, et je n'ai pas pour habitude de me brouiller sitôt avec l'espérance.

Marguerite s'était penchée sur la poitrine de son amant ; au mot d'espérance, qui descendit jusqu'à son cœur comme une rosée céleste, elle releva sa tête et sourit au travers de ses larmes.

« Tu me reproches souvent, ajouta Pierre, la gaieté et l'insouciance de mon esprit. Ce sont les qualités des cœurs purs et résolus. Je les conserve encore et j'attends. Tu es ma femme devant Dieu ;

il faut que tu te résignes à me prendre pour mari à la face de tous. »

Il causèrent ainsi quelques instants encore. La nuit avait abaissé ses ailes noires sur la mer, qui clapotait aux pieds de la chapelle. Pierre partit enfin. Longtemps Marguerite entendit sa voix sonore qui chantait dans l'ombre; quand les sons moururent dans l'espace, elle s'agenouilla devant la croix sainte, pleurant et priant.

« Il espère et je n'espère plus; serait-il donc vrai, ô mon Dieu! que vous punissez les fautes du père sur les enfants? » disait-elle.

IV.

Pendant l'entretien que les deux amants avaient eu ensemble à la chapelle, Pierre avait fait allusion à une circonstance où il avait dû la vie à la courageuse intervention de Marguerite.

Il y avait déjà quelque temps que le jour où le même amour les avait pris tous deux avait lui; mais son influence était encore vivante dans leur cœur et aucun d'eux n'en avait perdu le souvenir.

C'était pendant un jour d'automne. Marguerite était depuis deux ans auprès de son père, qui, après sa ruine, l'avait retirée d'un pensionnat d'Aubagne; où il l'avait mise pendant la maladie mentale de sa mère. La jeune fille, qui, de bonne heure, avait été frappée par ce terrible spectacle, avait eu le cœur mûri par l'expérience et le malheur, à un âge où d'autres jouent encore au cerf-volant avec les petits garçons. Elle s'était pliée à sa nouvelle situation avec une résignation pleine de courage, et avait mis tous ses soins à améliorer le sort de son père, que la fatalité poursuivait.

Ils vivaient alors tous deux dans une méchante cabane que les chasseurs marseillais avaient bâtie près de la mer, sur une élévation, pour surprendre au passage les pigeons pendant leur émigration. C'était une cahute couverte de branches de pin et mal fermée par une porte disjointe. Mais pendant la belle saison, où si rarement les nuages voilent l'azur du ciel en Provence, c'était un asile qu'Antoine préférait à la sombre retraite des grottes creusées le long des grèves.

Antoine était parti dès l'aurore pour vendre le bois mort qu'il amassait dans les bois, et Marguerite était déjà descendue sur la plage avec ses chèvres, qui arrachaient en bêlant la lavande et le thym. Le vent avait violemment soufflé toute la nuit; une barre de nuées rouges coupait l'horizon au-dessus de la mer. On voyait accourir de loin les lames vertes, comme une meute bruyante, et leur masse houleuse incessamment chassée déferlait avec un long retentissement sur le rivage inondé. Marguerite releva les pans de sa robe, et vint s'asseoir sur un éclat de roche qu'elle affectionnait et que la mousse tapissait; la vague, en se retirant, traçait autour d'elle des méandres

blancs d'écume, qui ruisselaient au milieu des cailloux polis. Sur sa tête volaient les goélands dont les longues ailes rayaient parfois la crête des flots; les hirondelles de mer plongeaient leur bec dans l'eau en criant, et les plaintes du vent se mêlaient au bruit du ressac. Marguerite, comme toutes les âmes blessées, aimait ce spectacle plein d'une majestueuse tristesse. Quand aucun travail ne l'appelait dans les champs, elle restait ainsi de longues heures, assise, écoutant la grande voix de la mer, tantôt éclatante et furieuse quand la tempête la secouait, tantôt douce comme le bégaiement d'un enfant. Ce jour-là, tandis qu'elle regardait la mer onduler sous l'haleine du vent, elle crut voir au loin, tout à l'extrémité d'une barre de rochers, qui, dans les temps calmes, montraient leurs déchirures luisantes sur la surface de l'eau, quelque chose qui roulait avec la vague; elle se dressa sur ses pieds et, mettant ses mains en abat-jour sur son front, suivit d'un regard inquiet les ondulations du remous. L'objet allait et venait aux caprices des eaux: en ce moment, le soleil fendit le bandeau de nuées qui voilait son disque et jeta une longue traînée de flammes sur la mer; la lumière atteignit le récif, et Marguerite crut distinguer une forme humaine que le flot ballottait. Elle tourna la tête: la solitude était autour d'elle; son regard effaré allait du naufragé au rivage où ne passait aucun pêcheur; une perche oubliée était sur le sable, elle s'en empara d'une main avide et courut vers l'écueil de roche en roche; quand l'eau caressa ses chevilles elle tressaillit et s'arrêta; les franges d'écume frémissaient à ses yeux; mais le naufragé était visible; cramponné à un aviron, il agitait une main défaillante sur les eaux qui l'entraînaient. Marguerite s'élança, l'habitude du travail et du grand air avait doublé sa vigueur; elle avançait hardiment sur la tête inondée du récif; le flot montait parfois jusqu'à sa ceinture et la soulevait; alors elle s'attachait aux angles du rocher et attendait que le flot fût passé; enfin elle toucha à la pointe où la mer mugissante se ruait; elle se pencha et tendit la perche au naufragé, une vague le poussa et ses mains crispées la saisirent, une secousse l'amena sur le rocher. Marguerite le prit dans ses bras comme un enfant, et se traîna de pierre en pierre, se déchirant les mains aux dents aiguës du récif et se cramponnant aux herbes flottantes; quand la fatigue la faisait défaillir, elle se blottissait dans un angle de l'écueil, et appuyait ses épaules contre les parois du rocher, laissant la vague passer sur sa poitrine. Bientôt elle se relevait, pensant que Dieu lui viendrait en aide et la soutiendrait; chaque pas la rapprochait du rivage sur lequel elle attachait un regard plein d'angoisse; si la fatigue augmentait, à chaque pas le péril diminuait, et cette pensée raffermissait son courage; un dernier

effort lui fit toucher le sable, le flot grondait derrière elle et la mousse effleura ses pieds saignants; elle tourna la tête, se vit sauvée avec son précieux fardeau et tomba évanouie.

Quand elle revint à elle, elle était couchée sur un monceau d'algues sèches, la tête appuyée sur les genoux du naufragé, qui cherchait à lui réchauffer les mains. Son premier regard rencontra le sien; alors seulement elle le reconnut.

« Pierre! dit-elle.

— Oui, Pierre qui vous doit la vie.

— Oh! merci, mon Dieu, » reprit-elle; et dans son cœur, avec une sainte joie, elle le remercia de ce qu'il l'avait choisie pour sauver le fils de Marianne.

AMÉDÉE ACHARD.

(La suite au prochain numéro.)

GAUSERIES.

* M. Scribe et le compère Halévy obtiennent en ce moment à Londres un succès qui défraie toutes les correspondances anglaises.

Méry lui-même s'est vu éclipsé; Méry, qui faisait fureur sous le nom de l'ambassadeur du Népal, avec un madras sur la tête et une écharpe de cachemire autour des reins, a été forcé de renoncer à cette mystification usée; il est de retour à Paris depuis hier.

Selon leur habitude de prendre tous les littérateurs français pour des pseudonymes de Paul de Kock, les Anglais ont cru naturellement que c'était Paul de Kock lui-même qui arrivait à Londres sous le nom de M. Scribe, de sorte que le spirituel académicien, comme on dit en Angleterre en parlant de Paul de Kock, a dû se prêter à cette fantaisie.

Quant à M. Halévy, l'opinion est partagée sur son compte. Les uns le prennent pour le secrétaire de M. Scribe, les autres pour le père Méhul, d'autres enfin pour M. Auber.

Il est obligé, lui aussi, d'accepter cette situation romanesque.

Tous les Anglais sont convaincus que c'est le père Méhul qui a composé l'air du *Tra* et celui de la *Mère Michel aux Italiens*. Partout où M. Halévy se présente, on le bourre de glaces et de sandwiches et on le force à chanter ces deux airs. M. Scribe est plus heureux, on se contente d'exiger de lui qu'il lise à haute voix quelques chapitres de *Taquin et le Bossu*.

Un moment nos deux compatriotes avaient espéré, en rencontrant Lablache, trouver enfin un homme qui pût, par son influence, les remettre en possession de leur personnalité et de leurs titres véritables; mais le spirituel chanteur s'est plu, au contraire, à accroître leur embarras en répandant le bruit dans les salons de Londres que c'était Paul de Kock qui avait composé les poèmes des opéras dont le père Méhul a écrit la musique. C'est alors qu'il y a eu un revirement d'opinion au sujet de M. Halévy, qui avait passé jusque-là pour Auber; le parti du père Méhul l'a emporté.

Depuis ce moment, c'est Lablache qui tient les fils de la mystification britannique et involontaire dont Scribe et Halévy sont victimes. Il a fait accroire aux grandes dames de l'aristocratie anglaise que Paul de Kock avait l'habitude d'improviser des quatrains sur les albums des

femmes à la mode de Paris et que le père Méhul mettait immédiatement ces quatrains en musique.

Cette plaisanterie ne pouvait manquer son but. A l'instant ce fut une pluie d'albums chez M. Scribe, qui se trouve forcé de faire une grande dépense d'esprit; heureusement il est en fond pour cela.

Les journaux citent le quatrain suivant qu'il a écrit, sous la pression de Lablache, sur l'album de la comtesse Rossi. On remarquera que le style en est quelque peu excentrique: c'est du français de Londres.

A M. LE COMTE ROSSI.

C'est toi toute seule qui pouvais enchaîner dedans sa volée
Cette jolie petit rossignol qui faisait plaisir beaucoup, beaucoup!
Very well, monsieur Rossi, you êtes tojors le moitié
De la petite rossignol, mionsieieu du bocage, le moitié à toi!

CH. PAUL DE KOCK.

C'est dans ce style anglo-français que M. Scribe a écrit toute la partition de la *Tempête*, pour la commodité du public du théâtre de la Reine.

Nous regrettons que le dénûment de notre imprimerie, en fait de caractères musicaux, nous empêche de transcrire ici l'air composé, séance tenante, par M. Halévy, sur le quatrain de M. Scribe. Ce que nous pouvons assurer, c'est qu'il n'est pas sans quelque ressemblance avec l'air de la *Monaco*, attribué par nos voisins au père Méhul, comme l'air du *Tra* et celui de la *Mère Michel aux Italiens*.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE DE L'AMBIGU. — *Le Roi de Rome*, drame en cinq actes et douze tableaux, de MM. Charles Desnoyers et Léon Beauvallet. — Oui, cinq actes et douze tableaux, vous n'avez pas mal lu et moi je n'ai pas mal écrit.

Cinq actes et douze tableaux, voilà ce que MM. Charles Desnoyers et Beauvallet ont su trouver dans l'existence de ce pauvre enfant qui est mort à vingt-cinq ans, sans avoir jamais rien fait, sans avoir jamais rien appris, pas même que son père avait été empereur des Français.

Si le duc de Reichstadt avait assisté à une seule bataille, MM. Beauvallet et Desnoyers auraient été capables de composer sur ce héros un drame de plusieurs soirées. — Ces auteurs ont une imagination qui leur fait le plus grand honneur.

Il va sans dire que MM. Desnoyers et Beauvallet se sont permis certains petits épisodes qui ne sont pas parfaitement historiques. — Ils ont donné au duc de Reichstadt le prince don Miguel pour gouverneur; de plus ils ont introduit dans le palais de Schœnbrunn un jésuite et un vieux grognard, comme qui dirait Rodin et Dagobert.

Ces deux personnages se disputent continuellement ensemble. — Ce dialogue vif et animé remplace avantageusement les phrases qu'aurait pu dire le duc de Reichstadt.

Du reste, vous savez comment commence la pièce et comment elle finit.

Une naissance dans le palais des Tuileries, une agonie dans le palais de Schœnbrunn, — ici cent et un coups de canon et le tintement des cloches, — là-bas encore des cloches et du canon, mais le glas funèbre, la salve mortuaire.

Le rôle difficile, j'allais dire impossible, du duc de Reichstadt est joué par madame Guyon; — cette artiste a su, à force de talent, d'habileté, sauver toutes les invraisemblances de la pièce.

Il est fort probable que *le Roi de Rome* sera pour l'Ambigu un fructueux succès.



Explication du dernier Bêbus.

L'air aux mains, neuf vou, laie, pas de victoire, qui coud tasse, trop de cent.
(Les Romains ne voulaient pas de victoires qui coûtassent trop de sang.)

1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abréger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit érin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle franc de port sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

Découpures. Sous le titre de *Découpures fantasmagoriques*, on trouve, chez Aubert, un cahier de dessins qui, découpés et placés entre une bougie et la muraille, forment des ombres fantasmagoriques très-curieuses. Ces découpures sont un joujou fort amusant pour les soirées, à la campagne. Le cahier offre 13 découpures, et ne se vend que 4 francs.

Enveloppes comiques. 12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Valenciennes, 36.